

ANECDOTES SUR LE VENTOUX LE GÉANT DE PROVENCE

Par ALAIN



Comme une obsession.

Depuis mes plus tendres années, j'habite la petite ville du Pontet à l'entrée nord de la cité papale d'Avignon. La maison adossée au corps de ferme est petite, mais curieusement elle comporte de nombreuses ouvertures ; rien qu'à l'étage pas moins de cinq fenêtres, deux orientées au sud et trois à l'est.

Par ces généreuses ouvertures, au travers des branches du saule et par-dessus la rangée de platanes au bout du pré, j'aperçois le sommet du Mont Ventoux.

Sa présence, élément immuable et rassurant du décor, gère le rythme du temps et délivre jour après jour la première information météo locale. Un coup d'œil :

- Ah il est dégagé ! Signe de beau temps et de mistral.
- Tête couronnée ! Voilà le mauvais temps en route.
- Blanchi par la neige ! Froidure annoncée.
- Délavé par le soleil ! Canicule garantie.

Et pour la simple raison qu'il est là, un beau jour nous décidons de faire son ascension. Se joignent à moi, mon neveu Michel et un autre comparse, qu'il me pardonne, malgré tous mes efforts, je culpabilise encore de ne pas retrouver son nom.

A cette époque lointaine, je dispose d'un superbe Peugeot bleu équipé en plateaux 52/42 et roue libre 12/25 ; je suis déjà un cycliste averti, j'affiche un palmarès consistant de 100 à 150 km... **par an !**

Short et basquets Sergio Tacchini, (*c'était avant Adidas et Nike*) chemisette à carreaux ouverte flottant dans le vent, casquette Raymond Poulidor, siglée Mercier, vissée sur le crâne ; ainsi parés, tels les pieds nickelés de la bicyclette, nous voilà partis à l'assaut du géant de Provence. Côté sud bien évidemment.



Passé le petit hameau de Sainte Colombes se présente le fameux virage de St Estève. Cet ouvrage surélevé en béton était conçu à l'époque pour accueillir les bolides de la redoutée course de côte annuelle ; épreuve synonyme d'hécatombe de voitures jonchant les bas-côtés, épaves agonisantes, moteur éclaté dans une odeur pénétrante d'huile chaude, d'embrayage et de garniture de freins brûlés ; spectacle de désolation nimbé d'amertume d'un inaccessible rêve de sommet.

Je me souviens que nous nous sommes « frittés » dès la ligne droite de la forêt, mais aussi très vite calmés devant les 10%, 12% qui s'offraient à nous. Je garde également le souvenir d'un dernier kilomètre à vous dégouter du vélo et de la dernière rampe sous l'observatoire, où surpris par ce mur final et un mauvais braquet, j'ai failli, « honte suprême », mettre un pied à terre.

Et c'est tout, c'était à faire, c'était fait et nous sommes passés à autre chose.



Le temps, les années ont défilées, les pérégrinations de la vie professionnelle nous ont éloignées inexorablement de notre Provence, de nos racines et du sud de la France, jusqu'à... poser nos valises de façon pérenne à Viry Chatillon !

Dès lors, avec une pratique cycliste plus conséquente, refaire le Ventoux, ce sommet mythique s'est imposé progressivement comme une évidence. J'ai muri ce projet obsessionnellement et depuis, je refais l'ascension, passage obligé à chacune, ou presque, de nos incursions en Provence,

Ascension en alternance, un coup Bédoin, un coup Malaucène. Ces deux faces présentent pour le cycliste, bien des similitudes mais aussi quelques différences :

- côté Bédoin, passé St Estève, la pente est très raide, très régulière, entre 9 et 12% sans changement de rythme du départ au sommet, mis à part les 200 mètres de plat au chalet Reynard, pas de quoi récupérer.

- côté Malaucène, il y a quelques passages de récupération, ce qui impose des changements de rythme mais aussi des portions encore plus ardues. Les trois kilomètres du départ, la longue ligne droite du réservoir, la reprise après le chalet Liotard, ça laisse des souvenirs vivaces.

On peut toujours choisir entre la peste et le choléra !

Au cours de ces aussi multiples que laborieuses ascensions, j'ai inmanquablement côtoyé dans cet effort si particulier, des cyclistes de tous horizons et récolté quelques anecdotes savoureuses, iconoclastes, voire dramatiques.



Versant Bédouin ; prosélytisme anti-cales, le professeur.

Je suis dans la ligne droite de la forêt au-dessus du virage de St Estève. Je rattrape un cycliste, beau vélo full carbone, élégant dans une tenue complète. Je le salue et immédiatement sans autre forme de procès, il engage la conversation et se raconte. Il est professeur de math à Aix en Provence. « Ah, vous aussi vous avez des pédales à cales ! ». Intrigué, je baisse le regard et je découvre que de façon anachronique à la vue de sa mécanique et de son look, il est équipé de grosses pédales à étriers et sangles cuir.

Prolixe, Il raconte sa mésaventure : « C'était ma première expérience avec des cales toutes neuves, je roulais bien à droite, quand un camion m'a percuté. Sous l'impact et après un looping complet, toujours lié au vélo par mes satanées cales, je me suis retrouvé dans le fossé pas mal cabossé... et directement à l'hôpital. Première tâche dès la sortie, j'ai démonté ces engins de mort et j'ai remonté mes anciennes pédales »

Malgré ce prêche persuasif et devant mes réticences polies quant à abandonner mes propres cales, il me congédie amicalement : « Mais je vous retarde, allez-y ! »

Versant Malaucène ; les Belges.

Il arrive chemin faisant de faire des rencontres agréables ; ce jour-là, je roule avec Henri et nous venons de prendre le virage juste après la bifurcation du mont Serin. Passé le chalet Liotard, nous attaquons ce très rude passage quand deux cyclistes Belges nous rattrapent ; ils se portent à notre hauteur et très gentiment engagent la conversation.

Ils viennent de Belgique, se dirigent vers Nice et ils en profitent en passant pour gravir le Mt Ventoux ; quoi de plus naturel !

Tout en roulant, ils fouillent dans leurs poches et nous offrent du chocolat, belge bien sûr. Le pédalier d'Henri émet un petit crissement

métallique, nouvelle exploration des poches, apparition d'une petite burette d'huile qu'ils lui offrent gentiment.

Puis la conversation étant épuisée, ils prennent tout aussi poliment congé et sans à-coup augmentent leur cadence de pédalage. Ils s'éloignent insensiblement et disparaissent bientôt au virage suivant.

Versant Bédouin ; le parieur.

Juste passé St Estève, je rattrape pour une fois, sans peine, un cycliste qui mouline avec conviction sur un tout petit braquet et effectivement ça n'avance pas très vite. Nous engageons les salutations d'usages, puis anxieux, il m'annonce : « Je crois que je vais perdre mon pari ! »

Je le questionne sur la teneur de ce défi et il m'explique : « J'ai parié de faire l'ascension en moins de trois heures et demi ! ». C'est large, je le rassure... ça va se faire.

Je reprends ma route ; j'ai oublié de lui demander quel était l'enjeu du pari ?

Versant Bédouin ; l'inconscient.

Je viens de passer le chalet Reynard et j'attaque les derniers sept kilomètres emblématiques de l'ascension. Dans ce décor de pierraille si caractéristique du Ventoux, j'ai en point de mire la masse imposante de la terre promise, l'observatoire au sommet

Soudain, j'entends derrière moi un cycliste essoufflé qui cherche très bruyamment sa respiration. Il me double en danseuse, veste grande ouverte, visage cramoisi, couvert de sueur. Surpris, je m'apprête à lui conseiller la prudence, mais trop tard, il est passé. Je me dis qu'à ce rythme il ne tiendra pas longtemps. Effectivement je le retrouve 300 mètres plus loin, arrêté, pied à terre courbé sur son vélo essayant de retrouver son souffle et son rythme cardiaque.

Je suis rassuré, qu'il ait apparemment pris conscience des risques pour sa santé et soit

rendu à la prudence. Erreur, un kilomètre plus loin au prix du même effort insensé il me redouble. Puis trois fois de suite sur les derniers kilomètres qui nous séparent du sommet, le même scénario se reproduira. Je m'attends à chaque instant à le découvrir inanimé au bord de la route, victime de ces fractionnés suicidaires.

Mais aujourd'hui dans leur grande clémence, les dieux cyclistes sont de son côté. Je le verrai une dernière fois disparaître au sommet dans un dernier rush désespéré.

Je prie qu'à ce jour il soit toujours des nôtres et qu'il se soit plus raisonnablement orienté vers la pétanque ou le golf !

Versant Bédouin ; Superman.

Je suis seul, j'attaque la difficile ligne droite de la forêt, je règle tranquillement mon rythme d'ascension, cardio, musculaire, respiratoire. Quand j'entends derrière moi d'abord le bruit d'une grosse cylindrée puis des hurlements d'encouragements : « Allez ! Allez ! Maintenant, à fond ! »

Presque immédiatement, un cycliste tout de noir vêtu me double à une vitesse sidérante, il est suivi dans la roue par une grosse moto avec pilote et un passager debout sur les cales pieds qui le harangue en hurlant.

En moins de temps que de le dire, cet équipage disparaît de ma vue dans l'épingle du kilomètre 10, tout en haut de la ligne droite. Le silence revient me laissant stupéfait et pantois, la pente varie entre 10 et 12 % !



Versant Bédouin ; ah la famille !

On n'est jamais trahi que par les siens. Je fais l'ascension avec Philippe mon fils qui fait l'effort de grimper à mes côtés ; avec son 42x25 il est un peu en équilibre pour rester à mon train de sénateur en 30x26. Au niveau du chalet Reynard, je le libère, lui propose de monter à son rythme, de m'attendre au sommet et il s'en va. Au dernier kilomètre, je le vois redescendre à ma rencontre et tout sourire m'annoncer « Tu es déjà là ! » *Je mesure à cet instant tout le résultat d'années d'éducation parentale.*

Versant Malaucène ; les noctambules.

Nous sommes à la mi-septembre, il est 16 heures, nous partons avec Henri pour une montée vespérale. Nous faisons une halte au magasin de cycle au centre du village face au panneau directionnel indiquant Mt Ventoux 21 km. Problème de pression je crois ; Henri est un garçon empathique, enfin... bavard volubile. Je tente de capter son attention en lui désignant ostensiblement ma montre au poignet en vain.

Nous attaquons enfin la montée, il est 17 heures, l'ascension toujours aussi raide est plutôt agréable, température douce, aucun vent, circulation réduite puis nulle au fil de la montée.

Nous atteignons enfin le sommet. Le jour pâlit sur l'horizon, il faut descendre sans tarder. Nous attaquons la descente ; sur ce versant nord le fond de la vallée s'assombrit, des lucioles commencent à poindre au fond du vallon du Toulourenc et vers le hameau de Brantes.

La tentation est forte de laisser aller pour rentrer, mais dans ces heures incertaines de clair-obscur, la vie animale reprend progressivement ses droits ; sangliers, marçassins, cerfs, faons, lièvres, lapins, reprennent possession de leurs territoires, ils peuvent surgir sur la chaussée à tout moment.

Nous bridons notre vitesse et redoublons de vigilance, je n'ose imaginer les conséquences

d'une collision avec ne serait-ce qu'un simple petit lapin.

Au niveau de la source du Groseau les platanes qui ont remplacé les pins, forment un tunnel de verdure, une canopée où ne point la moindre lumière, mais il ne reste que deux kilomètres.

Une ascension à ranger au rang des souvenirs particuliers !

Versant Bédouin ; la neige.

Pâques en Provence. Le temps est radieux, grand ciel bleu, le Mistral aux abonnés absents, la température largement printanière.

Je me gare dès 8 heures du matin sur le tout nouveau parking que la municipalité de Bédouin a ouvert, à un kilomètre en amont du village, pour faire face à l'afflux de cyclistes. Curieusement je suis seul sur ce parking désert.

J'entame tranquillement, l'échauffement sur les trois premiers kilomètres à la déclinaison raisonnable. À la bifurcation vers Flassan, je découvre, dubitatif, un panneau **COL FERMÉ**.

Je m'interroge, que faire ? Bon, je continue, si ça ne passe pas jusqu'en haut tant pis, je ferai demi-tour.

Ascension solitaire, tranquille, passé le chalet Reynard, un peu de neige fait son apparition sur le bord de la route, puis de belles congères croissent au fil des kilomètres. Un ruban de goudron reste praticable jusqu'au sommet désert ; du jamais vu ! À chacun de mes passages, au moins une centaine de cyclistes se pressent au sommet.

Demi-tour sur place et j'attaque la descente ; après quelques hectomètres, je réalise, négligence coupable, que je n'ai pas même jeté un coup œil sur le versant nord pour appréhender le niveau d'enneigement !

Mais... il est hors de question de remonter ; je descends un brin euphorique, le Ventoux pour moi tout seul !

Versant Bédouin ; l'accident.

Pour les habitants de la région, les jours de canicule, il n'est pas rare de s'échapper quelques heures sur les pentes du Ventoux à la recherche d'un peu d'air plus frais.

Un dimanche après-midi pour échapper à une chaleur torride, une de mes nièces et son époux décident de s'évader quelques heures dans le Ventoux à la recherche d'une hypothétique fraîcheur.

A mi-pente alors que leur escapade se déroule sous les meilleurs auspices, un cycliste descendant perd le contrôle de sa machine et en pleine vitesse percute de plein fouet leur véhicule. Sous la violence du choc, en une fraction de seconde projeté sur le capot, il brise le pare-brise et se retrouve quasiment dans l'habitacle.

Grièvement blessé le cycliste est évacué par hélicoptère sur l'hôpital Nord de Marseille ; il survivra à sa chute.

Bloqués par les constats et les soins, pour retirer les éclats de verre dans leurs yeux, ma nièce et son époux redescendront à la nuit.

Amère expérience ; ils n'ont jamais remis les pieds sur le Ventoux !

